

Un cinéma militant

« Une expérience de quelques années seulement, qui n'a pas fait école, mal connue en son temps, aujourd'hui presque oubliée, peut cependant laisser dans la mémoire de tous ceux qui y ont participé le souvenir d'heures exceptionnelles passées ensemble. C'est qu'en effet nous n'aurions jamais dû nous rencontrer, encore moins travailler ensemble. Ça ne se faisait pas, ça ne se fait toujours pas, ou si rarement. De quoi je vous parle ? D'une utopie. De quelques dizaines d'ouvriers des usines Rhodiaceta de Besançon et Peugeot de Sochaux, d'un côté, d'une poignée de cinéastes, réalisateurs et techniciens, de l'autre, qui ont décidé, à cette époque-là qui n'est justement pas n'importe laquelle, de consacrer du temps, de la réflexion et du travail, à faire des films ensemble. »

(Bruno Muel*)

LIBRES ET SANS MAÎTRES

1967-1974 : voilà pour les dates de « cette époque-là qui n'est justement pas n'importe laquelle ». On pourrait dire, comme Chris Marker dans *Le fond de l'air est rouge* : de l'année du Viêt-Nam (mais aussi la grève des chantiers navals de Saint-Nazaire) à l'année de la normalisation fasciste au Chili (mais aussi l'arrivée de Giscard et des « nouveaux patrons » au pouvoir).

1967-1974 : entre la grève de mars à la Rhodia de Besançon et la normalisation du travail aux usines Peugeot de Sochaux, surgissement — sous l'impulsion de Chris Marker et ses amis —, constitution et action des « Groupes Medvedkine », production, réalisation et diffusion de films politiques. Ces films ? Insurrections contre l'immobilité, rêves accomplis d'une rencontre entre ouvriers et intellectuels, circulations Paris-province-province-Paris, valeurs d'échange opposées aux échanges ordinaires de la valeur marchande, retours de la caméra à l'usine après des années d'absence (depuis 1936 ?), incarnations d'une croyance en la puissance du cinéma, en son pouvoir de changer le monde, au moins les images du monde, images critiques et critiques d'images. Idée (ou utopie) que le cinéma n'est pas toujours en retard sur l'événement et qu'il peut parfois, comme les locomotives des frères Lumière ou le ciné-train de Medvedkine justement, arriver à l'heure et même, exceptionnellement, en avance. Ainsi, *A bientôt, j'espère* — titre-slogan lancé comme un pavé au visage de la classe dominante —, premier film de la série, tourné six mois avant Mai 68 et projeté en avril...

1967-1974 : d'*A bientôt, j'espère* à *Avec le sang des autres*, en passant par *Classe de lutte*, *Rhodia 4x8*, *Images de la Nouvelle Société*, *le Traîneau-Echelle*, *Sochaux 11 juin 68*, *les 3/4 de la vie*, *Lettre à mon ami Pol Cèbe*, *Septembre chilien*, *Week-end à Sochaux*. Si le premier est encore un film militant sur la condition ouvrière, *Classe de lutte*, le deuxième, est déjà un film ouvrier militant. Glissement, déplacement, tremblement, train en marche qui dit le renversement de perspective et l'idée majeure : en finir avec le regard (quand il y a regard !) de l'ethnologue, de l'entomologiste ou du Parisien et apprendre à l'objet/sujet à s'appropriier les outils de sa représentation : caméra, magnétophone, montage, projection. Moment, si rare, où l'outil-cinéma se « déconcentre », où la machine-cinéma sert d'autres intérêts, où le métier-cinéma se « déconfessionnalise », où l'art-cinéma secoue son économie. En somme, un temps volé où le cinéma se conduit sans permis, mains libres. Et quand la norme reprend son droit par la force, il reste alors, comme en dépôt, la trace de l'idée : des films faits par d'autres, des fils faits autrement.

1967-1974 : sept ans d'images, d'écrits et de combats, sept années d'une expérience cinématographique inédite, rien moins que le cinéma « établi » à l'usine — expérience qui mérite qu'on s'y arrête pour en faire l'histoire, celle par exemple du cinéma français qui a eu tort de très bien s'en passer jusqu'à présent. Tentative menée loin de Paris, même si la capitale sert de poumon aux deux mouvements — bisontin et sochalien —, aventure partie de plus loin encore (l'esprit de la Résistance, « Peuple et Culture »), irriguée par Mai 68, avènement iconoclaste de « cinéastes-ouvriers » caméra au poing et magnéto en bandoulière, qu'est-ce donc que les Groupes Medvedkine, sinon un essai révolutionnaire de cinéma ? Et pourquoi « Medvedkine », sinon pour raccorder avec le nom et l'esprit d'un vieux cinéaste bolchevik qui, tout occupé à servir sincèrement le socialisme, mit aussi un studio entier sur rails pour que le cinéma rencontre les ouvriers ?

Bernard Beloliel

* B. Muel, « Les riches heures du Groupe Medvedkine » in « Parole ouvrière », *Images documentaires*, n° 37-38, 2000.

de consommation » qui paraissait très... contestable [rires] et donc comme jeunes ouvriers qui étions venus là, nous, on était déjà très politisés on peut dire, mais en plus on voulait pas devenir militants, comme on avait vu le devenir soit nos parents, soit nos amis, dans les endroits où nous étions nés. On voulait pas devenir « vieux militants » à 50 ans, un peu comme dans le discours de LO maintenant: « Travailleuses, travailleurs ». Ca on connaissait ! Mon père disait, lui, toujours : « classe laborieuse », mon père parlait déjà comme ça, comme si n'y avait rien eu de changé depuis 36... je dis pas que la classe ouvrière a forcément progressé mais il y a quand même eu des transformations... Et nous, les jeunes, quand on arrivait à Sochaux, c'est vrai qu'on se posait au fond la même question que les gars de la Rhodia et qu'on en arrivait aux mêmes réponses : le militantisme doit être une forme d'ouverture à tout prix, de choix, de diffusion de nos idées vers l'extérieur et non pas d'imprégnation des idées des autres par nous. Et donc, je crois que ça a été un truc assez unique de réunir 25 ou 30 gamins qui arrivaient tous assez paumés dans une usine immense, qui discutaient politique, syndicalisme... et qui arrivaient à se mettre autour d'une table pour discuter avec des gens d'un autre monde, des techniciens du cinéma, sur le thème : Comment faire pour créer autre chose ? Et pour le diffuser ? Quelque chose qui soit différent par rapport aux médias ! Faut pas oublier ce qu'est l'après mai 68 ! Vu de l'usine, nous, on avait l'impression que les étudiants avaient fait un truc extraordinaire, comme si dans les usines les jeunes ouvriers n'avaient rien fait ! On disait : « C'est pas parce qu'on est des prolos qu'on n'a pas une demande très forte d'apprentissage de plein de choses, même si dans nos cerveaux on détient pas toutes les clés du savoir... On peut à un moment aussi mener le combat un peu différemment par rapport à ça... ne pas se laisser aller uniquement aux 40 heures de boulot, puisque c'était 40 heures à l'époque, sans parler des heures sup. On pouvait aussi dire : « Merde enfin, le cinéma, la littérature, le théâtre, pourquoi ça rentre pas davantage dans les usines ? Est-ce que ça ne peut pas être aussi une façon de sortir les gens des usines ? Une façon de fabriquer des choses intellectuelles autrement ! »

MP - Comment précisément vous les avez rencontrés, ces cinéastes ?

CC- L'intermédiaire ça été le Comité d'Entreprise de Peugeot. A l'époque le CE était géré par les organisations syndicales CGT et CFDT. Il avait acheté une maison qui s'appelait Clermoulin à côté de Clerval et il avait embauché comme gérant quelqu'un de très particulier, Pol Cèbe, quelqu'un de très original puisque c'était un ancien ouvrier de la Rhodia, un ancien du groupe Medvedkine de Besançon. Et d'avoir en face de nous ce personnage c'était rassurant pour des jeunes comme nous d'avoir cette espèce de « père » comme ça, qu'on retrouvait un peu comme militant, mais en même temps avec « un plus » : « le plus » de la diffusion culturelle, si tu veux, « le plus » d'une approche complètement nouvelle pour nous, de la littérature et du cinéma... ce qui nous manquait complètement dans une région où nous étions absolument isolés, où nous n'avions de contacts, au point de vue culturel, avec rien ni personne. Pol avait une personnalité très forte par rapport à ça, il était capable d'être le lien entre tous ces jeunes d'origine très différente, à la fois socialement et géographiquement, qui venaient tous de régions différentes avec chacun un chemin bien particulier. Il était capable de mettre du ciment entre tous ces gens avec une préoccupation à lui : comment ouvrir le débat sur une réalité, peut-on laisser les jeunes ouvriers, mais aussi les anciens, vivre dans les usines sans jamais voir de lumière, un espace de bonheur intellectuel, sans pouvoir saisir une étincelle de vie différente ? C'était ça, son idée forte. Alors Pol Cèbe a été capable parce qu'il avait déjà une espèce de réseau mis en place depuis ses expériences à Besançon de nous mettre en contact avec des techniciens du cinéma. C'est vrai que c'était pour nous, jeunes ouvriers, un peu perturbant de rencontrer des gens qui avaient une autre vision des choses que nous, une autre perception des choses et qui en même temps ont été très vite tout à fait à l'écoute, et qui sont devenus « charmants », très rapidement... à travers un apprentissage mutuel.

MP - Dès le premier film que vous avez fait ensemble ?

CC - C'est « *Les trois quarts de la vie* », un court métrage en noir et blanc qui raconte l'arrivée des jeunes ouvriers à Sochaux, ça devait être fin 69 début 70. C'était un moment où on arrivait

tous à l'usine : on avait 1 an 6 mois d'usine... et on était découragé ! On voyait cette immense usine, ce monstre ! On aime bien se rappeler de bons souvenirs, des groupes professionnels par exemple bien constitués... mais nous, on vivait ça avec un sentiment très fort d'être *rejetés*, par ces groupes qui étaient déjà là, justement, bien constitués, bien installés... Je pense à ce « bloc » des ouvriers professionnels qu'on respectait mais dont nous nous sentions très loin...- qui n'étaient pas là en tout cas pour se faire emmerder par 3 ou 4 « petits cons » qui débarquaient dans les ateliers... Et donc, on se sentait dans une situation de *rejet* très forte.

MP - Ces groupes constitués existaient aussi au niveau du syndicat ?

CC - Oui, et puis aussi au niveau des partis politiques, du PC en fait, on était peut-être 20 syndiqués à la commission jeune de la CGT. Les 5 autres n'étaient pas syndiqués mais sympathisants... ; il y en avait peut-être 2 ou 3 à la CFDT... on était tous quand même d'origine ouvrière, très marquée.

MP - Et tous, vous étiez étrangers à la région ?

CC- Ah oui, tous ! Il y avait une seule personne qui était vraiment originaire de la région puisque son père était ouvrier chez Peugeot. Mais les autres venaient tous de l'extérieur : du Nord, de la Bretagne ou du Midi. Mais aucun n'appartenait à la région, ce qui explique aussi une disponibilité très forte pour ce genre de travaux avec des cinéastes. C'était pas non plus si simple ! Ca nous bouffait quand même beaucoup de notre énergie et en même temps c'était une période très enrichissante, c'était à la fois une chose très fatigante parce qu'il y avait la chaîne le lendemain, et c'était...

MP - Alors il y a eu « *Les trois quarts de la vie* », puis « *Week-end à Sochaux* » ?

CC- Oui c'était dans les années 72/73, et là on a décidé qu'on allait faire un film ou des films... le boulot des techniciens du cinéma, c'était aussi de trouver du fric pour financer ces opérations, de trouver du matériel, de trouver des gens qui acceptent de venir tourner bénévolement. Et nous, on travaillait avec l'idée qu'il fallait préparer ces tournages. C'était simplement des suites de réunions, des débats, des échanges, un apprentissage d'une vie différente sur : Comment on voit l'avenir ? Qu'est-ce qu'on a envie de faire et de montrer ? Il y avait Bruno Muel, Théo Robichet, Antoine Bonfanti, ceux qui étaient toujours là. Il y en avait d'autres. Bruno Muel, c'était la pou-tre maîtresse de l'édifice avec Pol Cèbe, Bruno, avec son passé de cinéaste, connaissait bien les réseaux et savait comment travailler dedans. Il avait déjà cette logique de réflexion de documentaire, mais plus que de documentaire : en allant au fond des choses, en vivant avec les gens... Il s'agissait pas de débarquer comme FR3 qui filme comme ça et puis qui s'en va. Non, c'était rester avec les gens, devenir amis, vraiment partager quelque chose et faire quelque chose collectivement. Il y a l'œil qui est prédominant par rapport à la démarche... C'est toujours très important, mais la discussion a toujours été de mise dans ces deux films. Ca a été du travail vraiment collectif : il y aurait eu quelque chose qui nous aurait pas plu, jamais Bruno ne se serait permis de le monter...

MP - Mais vous saviez que Bruno voulait sortir ce film dans des circuits commerciaux ?

CC - On le savait, oui et non. Ca nous paraissait très lointain... C'était pas tellement notre problème. Notre truc, c'était de montrer la réalité telle qu'on la vivait. C'était : arrêtez de filmer les gens n'importe comment ! Apprenez quels sont leurs espoirs, leurs vérités ! Et montrez ça ! Après ce que devenait le produit final ça devenait tout à fait autre chose : on n'avait pas ce problème ! Bruno avait sûrement réfléchi là-dessus, mais pas nous.

MP - Et quels sont tes souvenirs les plus forts ?

CC - Je ne sais pas trop... C'était par exemple de filmer les sorties d'usine. On disait toujours à Bruno de filmer les sorties d'usine parce que pour nous, c'était choquant cette grande usine qui vomit tous ces gens le soir. Mais le souvenir le plus fort pour moi c'est au fond d'être passé derrière la caméra, de voir « les gens » passer devant nous, quand tu sors en même temps qu'eux, tu

n'as pas cette perception, mais quand tu es devant et que tu regardes, parce que tu as envie de tourner la scène qui va le plus frapper les gens auxquels tu t'adresses, c'est là que *toi-même* tu te remets en cause vraiment, parce que là, tu vois les visages fatigués, les façons de s'habiller, cette tristesse chez les gens, tu le vois directement...

MP - Et tu te vois aussi un peu toi-même ?

CC - Voilà, et ça c'est un souvenir fort et c'est un coup à déprimer directement, tu te vois toi-même... Mais le souvenir que j'ai, c'est aussi celui de moments heureux : c'est avant tout l'amitié dans ce groupe, avec certains on se voit encore... les souvenirs les plus forts, c'est quand même les moments où on se disait : Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que le travail ? Comment filmer la chaîne, la fatigue ? Est-ce qu'il n'y a pas de possibilités de construire des voitures autrement ? Les moments les plus forts de ma vie, c'est sans doute ceux-là : ceux d'une discussion autour d'une table, informelle, sans caméra, sans rien, avec les cinéastes et les preneurs de sons où l'on cherchait ensemble la meilleure formule pour filmer telle chose, et finalement on revenait toujours à la question : Mais est-ce qu'on n'est pas idiot de fabriquer des voitures de cette façon-là ? Est-ce qu'on n'est pas dans un système idiot ? Ou bien on a du mal à filmer la chaîne, mais à quoi ça sert ? Alors qu'on est capable de construire des voitures qui peuvent durer 25 ans, pourquoi les fait-on si fragiles qu'au bout de 5 ans les gens ont envie d'en changer ? C'est con ! On est dans une société de démesure où on envoie nos poubelles dans les pays arabes alors qu'on pourrait encore s'en servir. Et c'était ce genre de discussion, où quelqu'un arrivait en disant : Vous avez vu ça ? Vous avez vu ça ? Ça nous obligeait, nous les ouvriers, à aller voir ailleurs.

MP - Les séquences particulièrement fortes...

CC - Par exemple le fou rire qu'on a pris quand on a voulu représenter les demandes de mutation : comment on a un métier soit disant offert par l'Education Nationale et pourquoi on nous met ailleurs sur des postes complètement différents. On ne comprend pas quand on a 20 ans comment un mec qui est mécanicien peut se retrouver en peinture. Alors tu contestes l'Education Nationale qui t'a donné ce profil et tu contestes la direction de l'usine qui t'emploie pas forcément là où tu avais des capacités professionnelles. Alors comment montrer ça avec des images ? C'est là qu'intervient la dérision et l'humour et le fou rire... d'avoir trouvé ce truc des poubelles sans sac pour recueillir les lettres... Il y a eu aussi les tests d'embauche ! C'était une partie de rigolade. Quand on est embauché on comprend pas non plus pourquoi ils nous font passer à tout prix ce genre de tests. Et en même temps on est toujours surpris de ce côté infantilisant : « Vous avez un écrou, un boulon, qu'est-ce que vous faites de ces deux éléments ? » Je comprends pas ce genre de débat... et de traiter de cette façon là, par la dérision, dans ce décor bien réel, ça aussi, ça a été un grand moment de rigolade... un truc aussi auquel j'ai participé et où j'ai beaucoup ri... c'était quand le mec mettait la vitre avec un technicien, le mec a des difficultés, et le technicien lui répond qu'avec un peu d'habitude ça va s'arranger... C'est tellement ça qu'on voit à l'usine, juste un peu grossi. Dans la même période on montait des feux arrière de 404 avec du savon et le même mec était obligé de connecter un fil électrique. Et forcément avec les mains pleines de savon il n'y arrivait jamais ! C'était la même bêtise ! Et ça, on le vivait en direct le matin à l'usine et l'après-midi dans le film. On travaillait très longtemps, les journées étaient très longues les cadences n'étaient pas les mêmes non plus ! Je crois qu'on finissait le soir à 11 h 15 ou 11 h 45. On prenait le matin à 4 h moins le quart pour finir à 13 h 15. Mais c'est vrai qu'il y avait beaucoup de jeunes. Je pense que c'est un peu comparable à ce qui se passe maintenant avec les intérimaires. Quand j'ai vu arriver les intérimaires il y a deux ans, je me suis souvenu du chahut qu'on faisait. C'était le même chahut, le problème en plus qu'ils ont, c'est que eux, ils sont pas embauchés et que nous on l'était. Et ça, ça compte ! Mais par rapport au logement, à la difficulté de trouver à se loger simplement sur place, ces gens qui venaient du Nord souvent sans rien me rappelaient exactement notre situation d'il y a 30 ans : on s'accrochait à un ou deux copains, simplement pour faire un petit groupe, ne pas être isolé... on savait pas que faire de notre week-end, etc., le désœuvrement après le travail et puis plus rien. C'est pour ça aussi qu'on avait

voulu faire ces films, parce qu'il n'y avait rien comme il n'y a plus rien d'ailleurs maintenant.

[On reprend la discussion sur le CE et ses orientations culturelles]

CC – Dans le CE d'aujourd'hui les intérimaires n'ont aucune place, c'est à dire qu'ils ont fait un CE qui ressemble étrangement à ce qu'on veut bien faire aujourd'hui, à savoir des *projets* très individuels, sans rien de collectif, surtout rien qui puisse rappeler « d'anciennes » façons de penser, de produire. Il ne faut plus de groupes ouvriers, plus de groupes qui aillent en vacances ensemble. Vous pouvez aller en vacances où vous voulez, on vous aidera mais surtout pas avec d'autres... Vous pouvez louer une tente dans un camping crado, on vous remboursera une partie de la somme dépensée mais surtout ne vous regroupez pas à 10 ou 15... de façon que vous arriviez à vous entendre. Et le CE est à l'image de ça. On voit bien dans le domaine du sport : autant les sports collectifs comme le foot sont privilégiés à un moment par les CE autant maintenant, c'est plutôt le tennis, le skate-board, l'élevage de bonsaï [rires] pratiquement des sports très très individualistes. On vous aide et tout projet individualiste est bon à prendre : Maintenant n'importe quel con qui veut amener un camion de fringues usées en Roumanie va être subventionné... Mais en même temps quelque part ça ne va pas... ça fait pas le compte... En même temps, faut pas oublier que dans les années 70, le CE était en procès contre Peugeot, pour avoir subventionné le *Théâtre des Habitants*, avec des choix très importants en rapport avec la culture. Les militants de l'époque, à tort ou à raison, l'entreprise était peut-être contestable... pensaient qu'il n'était pas anormal qu'un CE finance, héberge un théâtre qui voulait représenter la vie quotidienne des prolos en faisant des sketches, des petites pièces un peu partout dans les quartiers, et même parfois dans les ateliers, dans l'usine.

[On parle longuement du rapport avec le Théâtre des Habitants, de la conception de la culture qui « portait » les différents animateurs, du rapport entre culture légitime et manières de vivre dans les classes populaires etc.]

MP - Et peu à peu, il y a eu moins de rapports avec les cinéastes... ?

CC – Ben oui, peut-être qu'on était moins demandeurs... C'est pas des raisons intellectuelles qui ont beaucoup joué, c'est surtout des raisons de vie, simplement, puis il y a eu le groupe Medvedkine qui se cassait un peu la gueule... Et c'est le moment où on a fait « *Avec le sang des autres* »... C'était plus la même chose... « *Week-end à Sochaux* », c'est un film qui avait été écrit très collectivement... Je dirais pas, à égalité avec ceux qui tenaient la technique, mais quand même... avec une vigilance de notre part, que tout se passe bien comme on voulait... C'était vraiment notre film, un truc qu'on a, quoi. Et puis après, il y a eu « *Avec le sang des autres* » qui a marqué l'épuisement de notre groupe de 25... qui était déjà bien fissuré... Il y en avait plein qui étaient déjà partis pour faire le service militaire. Après l'armée, ils revenaient pas, il y avait ce couperet du service militaire qui coupait toute la jeunesse en deux. Il n'y aurait pas eu ces films aussi... Peut-être que sur les 25, certains seraient revenus en usine, mais quand tu dénonces une société de cette façon-là, avec un film comme ça, quand tu te revois à l'écran, tu n'as pas forcément envie de revivre ça toute ta vie. Donc il y a plein de copains qui sont pas revenus. Il y avait aussi à cette époque encore plein d'opportunités pour trouver du travail ailleurs, même si on voyait pointer la crise. Je crois qu'il fallait être très militant ou très « installé » dans la région pour revenir, pour rester. Et donc, ces jeunes du début avaient un peu décroché.

Et on s'est pas retrouvé très nombreux pour faire « *Avec le sang des autres* »... Les établis de 68 étaient déjà repartis, ils avaient repris leurs études pour la plupart [rires]. La société ronronnait à nouveau... Et nous, avec Bruno et quelques autres, on s'est retrouvé complètement dans la merde. Bruno a fini son film pratiquement seul. C'est là que j'ai dit ce texte sur les mains dans le magnétophone parce que Bruno me faisait chier : Parce que ça aussi c'est un truc très intello de venir t'emmerder, te relancer sans cesse. C'est comme si moi je venais te voir toutes les semaines pour te demander : Est-ce que tu as fini ton article ? C'est très pénible, au bout d'un moment, ça te stresse à chaque fois, un mec qui débarque pour te dire : Raconte nous la chaîne ! Comment tu fais pour la raconter ? Tu es incapable de raconter les choses à ce moment, mais peut-être de-

main, peut-être jamais... parce que ça dépend de l'instant, de ce que tu as vécu la veille... La chaîne, c'est quelque chose du moment. C'est pas quelque chose que tu peux décrire une fois pour toutes. Bien sûr, ma chaîne à moi ressemble étrangement à celle de Chaplin, mais entre-temps... Si tu interrogés 30 000 mecs qui ont bossé en chaîne, ces 30 000 l'auront vécue différemment. Et puis la chaîne du mardi, c'est pas forcément celle du jeudi, parce que le jeudi j'ai pu rigoler une heure avec les copains alors que le mardi ça s'est mal passé avec eux... Et donc, on avait le sentiment que c'était un peu la fin d'un moment, c'est pour ça, comme ça, que j'ai enregistré le texte sur les mains qui s'adressait pas à Bruno, qui s'adressait à d'autres, qui s'adressait aussi à ceux qui ne comprenaient pas... Donc une espèce d'incompréhension par rapport à la violence de tous les jours, à la pression, au vieillissement... que je sentais venir... Cette fatigue aussi quand tu arrives plus à voir le jour... quand tu as l'impression de plus arriver à survivre. Donc il y avait un peu ça, et à un moment c'est sorti, c'était adressé à quelqu'un à qui je ne pouvais plus parler... Bruno s'est appuyé sur ce texte pour finir son film... Il est bien, ce film... C'est un des meilleurs documents sur le monde ouvrier de ces années là. Mais il n'a pas l'esprit de « *Week-end à Sochaux* ». Ces films, je crois que je les aime autant l'un que l'autre. Le premier avec la bande de copains, c'est la découverte, et l'autre, c'est l'aboutissement : quand tu es juste capable de gueuler sur les mauvaises conditions de travail... et qu'intellectuellement tu t'en sors mal... mais bon, c'est comme ça... Alors, ensuite, le groupe Medvedkine, je crois on reste deux à l'usine, et puis voilà... Moi et puis C. qui doit partir à la retraite cette année, et qui est resté, lui, au PC jusqu'à aujourd'hui et qui dit : Tous les autres ont trahi, moi j'ai pas trahi, je suis resté fidèle. C'est sa façon à lui de s'en sortir, de survivre – mal... LD, lui, est devenu Breton bretonnant à Lorient, ce qui est aussi une façon de survivre : il explique tous les maux de la société en disant : C'est la faute des Français, des Jacobins... Il reste aussi Annette, la gamine du film, qui est aujourd'hui médecin et puis voilà...

[On revient sur les objectifs que se donnaient ces jeunes ouvriers, et sur l'esprit de l'époque, l'esprit de l'après 68]

CC – Il y avait beaucoup d'humour et beaucoup de provocation déjà dans les réunions syndicales où tu avais des mecs qui cartonnaient. Il y avait les « profs » de la CGT de l'époque, c'était pas tellement marrant quand on est une bande de joyeux drilles... Il y en avait beaucoup qui avaient une trajectoire comparable à celle de mon père... c'était pas tellement marrant... A 20 ans tu te dis : J'ai pas quitté Cherbourg ou Marseille pour retrouver tout ça ici... Il peut y avoir un moment de tendresse, mais vite... Surtout quand c'étaient les vieux professionnels qui venaient nous faire la leçon... L'essentiel pour moi c'est que c'est l'esprit de l'après 68, l'esprit de l'époque... Je pourrais l'analyser comme ça : les jeunes ouvriers, ils n'auraient rien à dire ? On avait tellement parlé du « malaise » des étudiants, des lycéens... Mais les paroles qui passaient, c'était le discours « social » : sur les « revendications » « ouvrières » - c'est Séguy, Krasucki..., des revendications qui étaient justes, et moi, je ne renie rien du tout, je ne renie rien de tout ça... mais en même temps... cette déconnante chez les jeunes ouvriers, elle existait et elle n'était pas montrée, et c'était ça qui nous mettait en mouvement et qu'on avait envie de montrer.

MP – S'il y a un moment dans l'histoire du XXe siècle où on a montré un peu quelque chose de tout ça, c'est quand même celui-là...

CC – C'est réellement lié à la sortie de 68 pour de jeunes ouvriers qui avaient vraiment envie de changer le monde, qui étaient vraiment dedans... c'est un peu comme ça que je perçois les choses maintenant.

MP – C'était pas complètement de l'utopie ?

CC - Non ! Enfin c'était de l'utopie, mais greffée sur des réalités ! En même temps, c'était pas la soumission à cette réalité. Je dirais simplement... enfin simplement, c'est jamais simple, je le dirais comme je l'avais dit à Lyon [à l'occasion d'un débat en 2000 autour de « *Avec le sang des autres* »], ces discours bêtes et méchants – de LO, du PC et même de la Ligue... - que les ouvriers n'ont au fond besoin de personne, qu'ils sont le centre du monde... je m'élèverai toujours

contre ça ! Parce que c'est pas vrai ! Le droit à la parole, le droit à l'image, oui, mais ça passe forcément par une association avec d'autres ! Seuls, c'est pas vrai ! Ils ne gagneront pas ou ça fera des catastrophes. Aucune couche sociale n'a cette particularité de pouvoir monopoliser, d'être sûre dans ses choix... Moi je ne serai jamais sûr de rien à aucun moment de ma vie... Tu peux changer de position, mais, quand même, tu renies rien. Tu as été voir ailleurs ! Eh bien ! Pour moi, c'est un peu ça, la présence des intellectuels dans le mouvement ouvrier. Je crois que le mouvement ouvrier a toujours été fort quand il y a eu association entre intellectuels et ouvriers, mais pas toujours les organisations figées : le mouvement social, hein, pas les dirigeants, quand les intellectuels aussi se plongent dedans et arrivent à rentrer dedans, ça c'est le moment fort de l'histoire sociale. Quand il y a rejet de la part de l'un ou de l'autre, on n'avance plus. Et c'est bien ce qui s'est passé dans ces 20 dernières années : rares sont les exemples de travail collectif, ou simplement de vrais débats entre intellectuels et ouvriers. Bien sûr, il y a eu des débats à un moment entre chercheurs, par exemple, et dirigeants syndicaux, mais au fond c'est resté des débats du bout des lèvres. Et les relations établies au moment de « *Week-end à Sochaux* », dans mon parcours syndical et militant après ça a été décisif... Ça m'a fait penser que si quelque chose devait un jour bouger dans les rapports sociaux, il n'y a que de cette façon que ça bougerait. Personne n'y arrivera tout seul. Il faut vraiment que des intérêts soient convergents à un moment pour qu'une société bouge. Moi, ce qui m'énerve un peu, c'est ce discours des organisations ouvrières qui dit : Les intellos, les donneurs de leçons, les penseurs... il faut se méfier. Quand tu assistes pendant 30 ans au spectacle des militants ouvriers, tu en es beaucoup moins sûr parce que la littérature dite « ouvrière », les tracts, elle est pas terrible non plus... Et tu peux faire le tour de France – je pense aux tracts de la CGT de l'arsenal de Cherbourg que je connais bien, c'est partout pareil - moi je les comprends, les gens qui n'avaient pas envie de se revoir dans un miroir en sortant de l'usine, comme ça, écrasés... C'est pas facile de se voir de cette façon-là... On n'a pas le statut d'intermittent du spectacle, nous [rire]... On peut discuter de tout. Mais comment tu fais le lendemain pour rentrer dans ta boîte ? Tu sais, c'est jamais facile quand tu dis des trucs assez intimes sur toi dans un film, quand les prolos de ton équipe ne te connaissent pas bien ou ne te connaissent pas...

MP – Entre l'usine de 73 et celle d'aujourd'hui, qu'est-ce qui a changé ?

CC - [hésitant] Comment dire ? En fait c'est pas seulement l'usine, c'est la société qui a changé aussi. En 70 ou 73, quand tu arrivais dans cette usine tu étais embauché, maintenant quand tu y entres en 2002 tu es intérimaire ! Déjà ! Et alors l'avenir est tout différent ! En 73 tu penses qu'à une chose : quand tu as fait ta production – et là sans état d'âme ! – tu penses qu'à améliorer tes conditions de travail, tes conditions de vie. Mais tu sais au fond de toi que tu appartiens à une force considérable, à un groupe constitué qui existe... alors que maintenant quand tu es en intérim, quand tu rentres dans une usine, tu te dis : je suis vraiment là pour un mois, pour 6 mois... Tu as pas envie de t'organiser ! À la limite, tu commences à viser l'embauche et donc tu es prêt, peut-être pas à des compromissions, mais à des compromis..., à te mettre dans le moule, à éviter que ta tête dépasse au-dessus de celle des autres. Il y a pas beaucoup d'originalité dans cette période ! Et puis le changement dans cette usine, c'est qu'en 73 les patrons se méfiaient beaucoup de la force syndicale, ils s'en méfiaient encore un peu, mais beaucoup moins ! Ils sont sûrs de leur force à eux maintenant. Tout le monde travaille n'importe comment ! En 73, personne n'aurait voulu aller travailler un week-end, maintenant c'est courant : le 14 juillet de cette année on va aller travailler sans que personne dise rien. Les pouvoirs publics ont abdicqué depuis longtemps devant la prétention de l'usine à faire travailler les gens n'importe comment. Et puis ce qui a changé surtout, c'est cette façon qu'a l'usine de fabriquer des voitures très, très vite, de plus en plus vite. En 73 ou en 71, on pensait, nous, qu'il fallait que les OS agissent beaucoup plus sur leurs voitures, passent beaucoup plus de temps pour justement s'en sortir mieux dans leur vie professionnelle... et mieux gérer leur vie. Enfin gérer... garder le maximum de leurs forces, quoi ! Alors qu'aujourd'hui, c'est l'usure très vite, tout de suite, ça va même être une usure prématurée très vite... ça va mal finir... Ces gamins, ces intérimaires qui sont aujourd'hui sur les chaînes, ils vont tenir 5 ans, 10 ans, 12 ans, mais avec des problèmes d'articulations, de muscles [al-

lusion aux TMS, troubles musculo-squelettiques]. C'est facile comme ça de régler le problème, mais on recule pour mieux sauter ! Ces gars-là aussi, dans 5 ou 6 ans, demanderont quand même quelque chose d'autre... Je pense qu'il y a un moment où la période était plus chaude, plus porteuse, on sortait quand même des « 30 glorieuses » qui n'ont pas été glorieuses pour tout le monde ! Mais là, la période actuelle, c'est catastrophique ! Non seulement il n'y a plus beaucoup de boulot, non seulement ce boulot est de plus en plus déplaisant et rapide, mais en plus il y a toute cette pression politique par rapport à cette immigration qui a été si mal faite... à tous ces gosses d'immigrés qui sont si mal acceptés... qui ont si peu de diplômes... qui n'ont pas de rêve, pas d'espérance, parce que c'est noir devant eux. Et puis cette vieille population ouvrière... qui est « française », qui est « blanc blanc », qui est quand même poussée par certains démons, on voit bien qui veut s'en sortir, même s'il faut piétiner les autres... ça fait un peu peur tout ça... Je préférerais les années 70 quand même, c'était plus dur, il y avait les fachos qui cognaient, qui étaient beaucoup plus violents... Maintenant les fachos, ils sont clean, ils sont chez nous, ils sont à la télé, ils sont partout, ils sont dans nos têtes, avant on les voyait, ils étaient en uniforme avec des rangers [allusion aux nervis de la CSL] on les remarquait tout de suite. C'étaient les anciens OAS, les anciens commandos d'Algérie, alors que maintenant ça prend pas cette forme. Tout le monde peut en être, dans mon atelier peut-être, il y en a trois sur dix qui votent FN, ça fait peur... C'est pas avec des gens comme ça qu'on va changer le monde... Comment on va changer quelque chose, comment on va rétablir les choses ? On se battait pour une espèce d'égalité... On n'entend plus de discours égalitaire.

MP – Et la référence à la culture telle que vous l'entendiez, dans ces ateliers d'aujourd'hui, c'est une affaire d'un autre monde ?

CC – Complètement ! Il y a tellement de choses qui se sont passées... ça a été laminé ! C'est vrai que le budget de la culture a été réduit, on sait pas où le fric passe, parce que s'il fallait parler de la culture en tant qu'accès des citoyens à une connaissance du monde, à une connaissance de la société pour vivre mieux dans une société qui avance, on peut dire : la culture a pratiquement disparu. La littérature ne franchit plus les portes de l'usine, le cinéma militant a pratiquement disparu, les ciné-clubs sont en faillite, les journaux sont pas très lus... qu'est-ce qui reste ?